

s'apercevoir que les vides qu'ils font sont bientôt remplis par l'émigration européenne qui va et vient sur la surface du pays, disséminant partout ses sujets dans les meilleures places. Ils ne la trouvent pas si ingrate, eux, cette terre qui leur cède toutes ses richesses.

Serrés de toutes parts par des étrangers, nous sommes menacés d'un blocus qui sera notre perte si nous ne nous répandons pas au-delà du cercle dont on semble vouloir nous entourer. Il nous reste en possession assurée pour le moment tout le territoire du Nord, et il faut s'efforcer d'y diriger sans délai l'excédant de la population qui se déplace annuellement; soyons certains que l'industrie et l'activité en tireront toutes les ressources nécessaires au bien-être de ceux qui s'y établiront.

Ce qui encourageait nos ancêtres dans leurs travaux héroïques au milieu des difficultés qu'ils avaient à surmonter, c'est la conscience qu'ils créaient un avenir, et la mémoire que leur postérité se souviendrait d'eux dans tous les cas. Notre avenir est ouvert, Messieurs, mais pourqu'il ne pas dire aujourd'hui surtout qu'il n'est pas encore assuré ni déterminé d'une manière bien tranchée? Et ceci pourtant ne tient qu'à nous-mêmes. Le colon qui pénètre aujourd'hui dans l'intérieur de la forêt, la hache à la main, pour y commencer des défrichements, doit savoir que son œuvre sera fructueuse à la patrie comme à lui-même, et qu'il porte dans sa main, avec le poids de sa cognée, peut-être aussi les destinées de son pays. De même le temps viendra où l'on parlera de ceux qui désertent annuellement la terre natale, ou qui ont peur de coloniser, comme des traitres ou des lâches qui ont refusé leur contingent de sueurs et de travail en faveur de leurs compatriotes. Oh! si le peuple voulait mesurer sa bonne volonté sur son intérêt, et que la jeunesse voulait prendre une décision finale en rapport avec le besoin où elle est de coloniser pour se maintenir forte et unie, nous verrions peu à peu le sol passer en des mains canadiennes, et dans cette action unanime de chacun de ses membres, ne trouverait-on pas infailliblement le salut de la nation?

Un fait que l'expérience démontre encore, c'est que le peu de colons qui se hasardent dans les solitudes ne le font généralement que trop tard, attendant qu'ils soient devenus radicalement pauvres, dénués de tout moyen. Or, il est aisé de comprendre que ce fait préjudicie de beaucoup à l'œuvre importante de la colonisation, en ce que plusieurs, par exemple, renfermés dans cette catégorie, ne peuvent réussir. Mais où en est la raison? à qui en est la faute? Quelle existence peut-on se créer en arrivant dans la forêt avec toute sa fortune dans un sac de provisions? Tant qu'il reste en mains quelques piastres, l'on s'obstine à rester sur des morceaux de terre insuffisants, et ce n'est qu'après avoir dépensé le dernier chelin que l'on se détermine enfin à prendre la route des townships. Quelle espérance d'un succès rapide peut-on raisonnablement entretenir dans de semblables conditions? Il est vrai qu'un certain nombre d'habitants montés aux townships dans de telles circonstances ont quelquefois réussi, mais c'est après vingt ans d'un travail hors de louange et des épreuves de tout genre, subies avec énergie, constance et fermeté.

Il faut donc tâcher de prévaloir sur la détermination de ceux qui se trouvent ou qui se verront bientôt dans la nécessité de coloniser, afin qu'il le fassent à temps et dans des conditions avantageuses pour eux-mêmes, pour leurs familles comme aussi pour leur patrie. Nous leur épargnerions par là ce dont ils n'ont peut-être qu'une imparfaite idée, les privations, les ennuis et les dangers de l'expatriation. Car, Messieurs, le pain de l'exil est toujours amer, la terre étrangère est toujours stérile même au milieu de sa fertilité, et quand il faut que le cœur dise adieu à sa patrie, c'est-à-dire à ses parents, à ses proches, à ses amis, tout ce qui lui est cher, c'est toujours avec une émotion d'inexprimable tristesse: c'est un moment pénible dans la vie.

Combien de malheureux, néanmoins, livrés au fol espoir de trouver fortune ailleurs, s'en vont végéter et mourir sur un sol étranger, abandonnant ainsi leurs foyers avec tout ce qu'ils y chérissent! Et cependant, notre beau pays n'est-il pas capable de nourrir tous ceux qui naissent sur son sol?

Ici, je me vois aux prises avec une objection qu'il faut que je détruise devant vous, messieurs.

On répète souvent au détriment de la colonisation: "les townships du nord ne valent rien, ceux qui y sont établis sont pauvres et vivent dans la misère."

Pour ce qui regarde la qualité des terrains, je crois en avoir suffisamment parlé pour vous autoriser à donner une dénégation formelle à celui qui les mépriseraient devant vous. Pour moi, j'en ai trop vu et je les ai trop étudiés pour me contenir à un tel langage et m'empêcher de jeter à la figure de celui qui l'emploierait devant moi l'épithète "d'effronté menteur."

Maintenant, si les colons établis dans les townships du Nord sont assez généralement pauvres, ce n'est pas que les terrains soient mauvais, mais c'est, encore une fois, qu'ils ne sont arrivés là qu'après s'être ruinés dans les vieilles paroisses, sur quelque morceau de terre

qu'ils tenaient à conserver en dépit de l'augmentation annuelle de leur dette. Cela provient aussi de ce que, commençant à défricher leurs terres sans moyens, sans ressources, ils se voyaient obligés, souvent, de laisser leur travail de défrichement pour aller ailleurs se procurer de la nourriture. Parcourez les townships, interrogez, et vous verrez que ce fut là la condition de presque tous ceux qui sont aujourd'hui dans les montagnes. Plusieurs me répètent encore journellement qu'ils regretteront toujours d'avoir attendu à la dernière heure. Je mentionne, en particulier, deux d'entr'eux qui vivent aujourd'hui dans une certaine aisance et qui me disaient, encore ces jours derniers: "Nous sommes montés aux townships avec 2000 francs de dette, ayant pour toutes provisions quelques livres de fleur et de lard, pour unique ressource, nos bras et notre travail." Que serait-ce, pense-t-on, si ces personnes étaient arrivées cinq ans plus tôt, par exemple, sans dettes et avec quelque argent? Vous concevez, messieurs, que dans de telles circonstances, quand il lui faut tout acheter et réduire en outre des dettes considérables, un colon ne peut qu'augmenter bien faiblement ses revenus et ne se procurer qu'avec beaucoup de lenteur les choses qui lui sont nécessaires. Voilà uniquement ce qui fait que nos colons d'aujourd'hui, généralement établis depuis peu dans le Nord, sont encore privés sous beaucoup de rapports.

Mais qu'un homme s'en aille avec quelques moyens, par exemple avec la modique somme d'argent nécessaire pour travailler une année activement sur son lot sans être obligé de s'absenter, et je puis répondre qu'il réussira. Et ici j'apporte en preuve toute cette population des montagnes dont je parlais plus haut comme source d'alimentation et de commerce pour les grandes paroisses, les grands centres où elle écoule le fruit de son industrie. Le succès est infaillible, surtout si c'est un fils de cultivateur qui monte aux townships avec le secours de ses parents et muni de quelques appareils d'agriculture. Le terrain est toujours facile à cultiver, et avec du travail et de l'économie, il paiera jusqu'à un centuple les peines du colon. L'inclination des terres procure une facilité d'irrigation inappréciable au cultivateur pauvre, qui se trouve toujours amené à de considérables dépenses de temps et d'argent sur un terrain plan.

Le prix des terres n'est rien, il n'est généralement que de 30 sous l'acre dans les townships arpentés. A Mantawa et ailleurs, nous avons l'assurance qu'il ne sera pas plus d'un chelin, à cause de la distance, en sorte que pour une bagatelle de 20 à 30 piastres payées au gouvernement dans l'espace de cinq ans, un colon devient propriétaire d'un lot de 100 acres, outre l'étendue additionnelle accordée sur tous ces lots dans le cas où il serait nécessaire d'y ouvrir des chemins. Tout ceci, messieurs, n'est-il pas de nature à faire voir que s'il y a certains désavantages à s'établir dans les townships sous le rapport des chemins et des communications avec les grands centres de population, il y a sous beaucoup d'autres rapports une ample compensation, qu'un homme qui veut coloniser doit savoir apprécier à sa juste valeur.

Mais ceci est assez connu, et l'on avoue généralement que celui qui s'en va dans les townships fait une œuvre digne de louange. Cependant, je vais vous signaler une des principales causes qui empêchent les gens de monter en plus grand nombre. Elle se traduit sous forme d'objection et l'on dit: "Comment faire pour nous en aller si loin dans le bois, y commencer le défrichement d'un lot sur lequel il n'y a pas un arbre d'abattu? Où nous retirer? Quelle perte de temps, quels frais d'y voyager! Comment y arriver avec des animaux? Nous préférons payer quelque chose de plus et trouver un logement pour nous-mêmes et nos animaux, avec quelques arpents de terre faite: nous attendrons que cela soit fait, et nous irons." Ceci veut dire, messieurs, qu'il faut les précéder dans le choix d'un terrain convenable, bien situé et favorisé de pouvoirs d'eau, comme nous l'avons fait, M. Brunsard et moi, sur le territoire de Mantawa. Les gens, pour me servir de leur expression, ont alors une retraite jusqu'à ce que la leur soit prête à les recevoir. Peu à peu ils se groupent autour des premiers établissements, ils en appellent d'autres et l'avenir de l'endroit devient assuré.

Afin de porter chez vous une conviction plus motivée sur ce point, voulez-vous me permettre de citer mon établissement? A l'heure qu'il est, j'ai dépensé £150 dans un ouvrage de ce genre sur le versant nord des hauteurs qui bordent la vallée de Mantawa; et voici que j'ai en cet endroit 40 arpents de terre en culture qui seront ensemencés de bonne heure, le printemps prochain, j'espère, parce que tout est préparé. J'ai de plus une maison de 52 pieds de longueur sur 26 de largeur, et quelques petites dépendances en construction. La moitié de la longueur de cette bâtisse est en bois équarri, le reste est en bois rond superposé; et, ne vous en déplaise, tous les angles sont en queue d'aronde. Ce n'est encore, si vous le voulez, qu'une carcasse d'Isbladom, mais les circonstances permettent de priser déjà sa valeur au niveau de celle du grand château. Faites-moi quelque bon jour l'honneur d'une visite, Messieurs, et vous éprouverez les douces jouissances d'une entière certitude sur ce point. Il me faut encore quelques dé-